

HOMÉLIE 2

«Paul, Sylvain et Timothée à l'Eglise des Thessaloniens, en Dieu votre Père, en Jésus Christ notre Seigneur; grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.»

1. La plupart des hommes mettent tout en œuvre, font mouvoir tous les ressorts, pour avoir quelque crédit auprès de ceux qui gouvernent, et généralement des hommes qui sont au-dessus d'eux; s'ils parviennent à ce but si désiré, ils regardent cette victoire comme un grand bien, ils s'estiment heureux. Si c'est un tel avantage d'obtenir la grâce des simples mortels, qui pourrait dire ce que c'est d'obtenir celle de Dieu ? L'Apôtre, qui ne l'ignore pas, met toujours ce souhait en tête de ses lettres : rien après cela ne saurait être repoussé, toutes les difficultés se résolvent d'elles-mêmes. Un exemple vous le montrera. Joseph était esclave, jeune, inexpérimenté, sans aucun artifice; et soudain on lui confia le gouvernement d'une maison, dont il était responsable vis-à-vis de l'Egyptien. Or, vous savez comme cette nation est irritable et sans pitié; la puissance et l'autorité venant de plus s'ajouter à ce caractère, on comprend quels devaient en être les éclats. Nous le voyons par les événements qui eurent lieu dans la suite. La femme de son maître le calomnie, il supporte cette accusation; et cependant ce n'est pas à ceux qui tiennent les vêtements que violence peut avoir été faite, mais bien à ceux qui sont dépouillés. Il eût fallu dire à cette femme : Vous n'aviez qu'à pousser un cri pour le mettre en fuite; se sentant coupable, il n'eût pas attendu que son maître arrivât. L'Egyptien n'eut pas même une telle pensée; n'ayant plus sa raison, et complètement dominé par la colère, il jeta en prison son intendant, sans se rendre compte d'une pareille conduite. Il avait d'autres moyens de connaître la sagesse de ce jeune homme; il n'en fit aucun cas, tant il était hors de lui-même. Qu'arriva-t-il ? Quoique Joseph eût un maître tellement injuste, quoiqu'il eût reçu tout pouvoir sur sa maison, n'étant qu'un étranger, sans appui comme sans expérience, Dieu l'avait néanmoins rempli d'une si puissante grâce, qu'il traversa tous ces revers comme si les épreuves n'étaient rien, et la calomnie de l'Egyptienne, et le péril de la mort, et les horreurs de la prison, mais pour arriver enfin sur le trône royal.

Le bienheureux Paul savait donc ce qu'était la grâce divine, et c'est pour cela qu'il l'appelle sur eux. Il se propose une autre chose. Voulant leur faire accepter avec bienveillance ce qu'il va leur dire dans sa lettre, et les empêcher de s'éloigner, alors même qu'il leur adressera de sévères leçons et de vifs reproches, il rappelle avant tout à leur pensée la grâce divine : il dispose ainsi leur cœur, si l'affliction arrive, à puiser la force et la consolation dans le souvenir de cette grâce, qui, les ayant arrachés à de plus grands maux, saura les délivrer des peines actuelles. Il écrivait ailleurs dans le même sens : «Si, lorsque nous étions des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, bien plus, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.» (Rom 5,10) «Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus notre Seigneur,» venez-vous d'entendre; puis il continue : «Nous devons sans cesse bénir Dieu pour vous, frères, comme cela est bien juste.» Voyez la grandeur de son humilité. A près avoir prononcé cette parole : «Nous devons bénir Dieu,» il leur laisse le soin d'en tirer la conséquence; il leur donne à penser que, dès que, pour les bonnes œuvres que vous avez accomplies, les autres admirent Dieu, avant de vous admirer vous-mêmes, à bien plus forte raison devons-nous agir ainsi. Ajoutons qu'il relève par là leur courage, en leur montrant dans leurs tribulations, non un sujet de larmes et de plaintes, mais plutôt de reconnaissance envers Dieu. Voilà donc Paul qui rend grâce pour le bien des autres; qu'en sera-t-il alors de ceux qui, loin de rendre grâce, se consomment d'envie ? «Car votre foi va toujours en augmentant, et la charité de chacun de vous envers son prochain surabonde.» Et comment la foi peut-elle augmenter, me demandera-t-on ? Comment ? quand pour la foi nous souffrons quelque peine. Il est beau de ne pas se laisser ébranler, de résister au flot des pensées humaines. Lorsque les vents soufflent avec impétuosité, que les rafales se déchaînent, que de toute part s'élève une terrible tempête, que les ondes viennent nous assaillir sans interruption, si nous ne chancelons pas, c'est une preuve évidente de l'accroissement, de la force invincible, de la sublimité de notre foi. De même que dans un cataclysme les humbles vallées ont bientôt disparu, tandis que les grandes hauteurs demeurent inaccessibles; de même la foi, quand elle a ce degré d'élévation, ne se laisse pas submerger. Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à dire qu'elle s'est accrue; il dit : «Elle est toujours allée en augmentant, et votre charité réciproque surabonde.»

HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

Vous comprenez par là combien il importe dans les tribulations que nous soyons parfaitement unis, que nous fassions corps avec nos frères. De là vient encore une grande consolation. Les tribulations renversent donc une charité peu solide, une foi sans énergie; mais elles corroborent l'une et l'autre, quand elles sont fortes déjà. L'âme plongée dans la douleur ne peut rien quand elle est faible; forte, c'est alors surtout qu'elle montre son pouvoir. Remarquez la charité des disciples : ils n'aimaient pas celui-ci, à l'exclusion de celui-là; ils avaient pour tous une égale affection. Paul l'indique d'une manière assez claire en louant la charité de chacun d'eux pour les autres; c'est l'équilibre qui doit régner entre toutes les parties d'un même corps. On peut voir aujourd'hui même l'affection unir un grand nombre de personnes; mais cette affection devient souvent une cause de division. Nous serons deux ou trois dans un parfait accord; deux, trois ou quatre s'entendront à merveille entre eux, mais en s'éloignant du reste des hommes, parce qu'ils peuvent se réfugier en toute confiance auprès de leurs amis : ce n'est pas de la charité, c'en est plutôt la négation et la rupture. Dites-moi, si l'œil concentrait sur la main le soin qui lui incombe de veiller sur tout le corps, et, négligeant tous les autres membres, ne s'occupait que de celui-là, ne causerait-il pas la ruine de tout le corps ? Sans nul doute. Et nous également, si nous concentrons sur un ou deux de nos frères cette charité qui doit s'étendre à toute l'Eglise de Dieu, en nous perdant nous-mêmes, nous nuisons à la société tout entière, sans en excepter ceux que nous préférons. Encore une fois, ce n'est pas de la charité, c'est de la séparation, du schisme, de la dissension. Si je prends un membre du corps humain, en le séparant de l'ensemble, bien que ce membre séparé présente une sorte de cohésion et forme un tout uni, ce n'en est pas moins une déchirure violente, parce qu'il ne fait plus partie du corps.

2. A quoi sert-il que vous aimiez beaucoup tel de vos semblables ? Ce n'est là qu'une affection humaine. Si vous prétendez vous élever au-dessus, si vous aimez à cause de Dieu, aimez donc tous les hommes; car Dieu lui-même nous a commandé d'aimer nos ennemis. Or, obligés d'aimer ceux qui nous haïssent combien plus ne devons-nous pas ce sentiment à ceux qui ne nous ont fait aucun mal ! – Je les aime, direz-vous. – Mais non comme Dieu le demande; vous ne les aimez même pas; lorsque vous les poursuivez de vos accusations, de votre jalousie, de vos embûches, comment prétendez-vous les aimer ? – Je ne fais rien de semblable, direz-vous encore. – Lorsqu'on en parle mal devant vous, et que vous ne fermez pas la bouche au calomniateur, que vous ne refusez pas de croire à la calomnie, que vous ne la repoussez pas avec force, me donnerez-vous cette conduite comme un témoignage d'amitié ? «Et la charité de chacun de vous envers le prochain surabonde; si bien que nous-mêmes nous nous glorifions à votre sujet dans les Eglises de Dieu.» Paul avait dit dans la précédente lettre que toutes les Eglises de la Macédoine et de l'Achaïe avaient retenti des progrès de leur foi : «De telle sorte, ajoute-t-il, qu'il ne nous est plus nécessaire de rien dire, eux-mêmes nous annonçant quelle entrée nous avons eue parmi vous.» (I Th 1,8-9. Et maintenant il affirme qu'il parle, qu'il se glorifie d'eux. Que signifie donc ce double langage ? D'une part il dit : Ils n'ont pas besoin que nous les instruisions; de l'autre : Nous nous glorifions, nous nous faisons honneur de nos disciples; il ne s'agit pas ici d'un enseignement. Dès qu'à votre sujet nous rendons grâces à Dieu et nous nous glorifions auprès des hommes, beaucoup mieux le devez-vous à notre sujet. Si vos bonnes œuvres causent aux autres un légitime orgueil, pourraient-elles exciter nos gémissements et nos plaintes ? Ce n'est pas à supposer.

«De telle sorte que nous nous glorifions à votre sujet dans les Eglises de Dieu, à cause de votre patience et de votre foi.» On voit ici qu'il s'est écoulé un temps considérable; il faut du temps pour manifester la vertu de patience, deux ou trois jours ne suffisent certes pas. Il ne parle pas d'une patience quelconque. Ce qui la constitue surtout, c'est de ne pas jouir encore des biens promis. Il parle d'une patience supérieure. Quelle est-elle ? Celle qui se manifeste dans les persécutions. Que telle soit la pensée de l'Apôtre, on le voit par ce qui suit. «Dans toutes vos persécutions, dans toutes les épreuves que vous supportez.» Ils étaient sans cesse au milieu d'ennemis qui cherchaient de toute part à leur nuire; et c'est là qu'ils montraient cette patience inébranlable. Qu'ils rougissent à cette vue ceux qui embrassent une doctrine, quand ils la voient protégée par des hommes puissants. Au commencement de la prédication évangélique, c'étaient les pauvres et ceux qui vivent du travail de chaque jour, qui s'exposaient à la haine des chefs de l'état, des gouverneurs de chaque province, des premiers de la cité; ni roi ni magistrat ne figuraient encore parmi les fidèles : et cette guerre implacable ne déconcertait nullement ces derniers. «Comme un exemple du juste jugement de Dieu.» Remarquez la consolation qu'il leur prépare. Il a déjà déclaré qu'il rend grâces à Dieu, qu'il se glorifie même aux yeux des hommes. Cela sans doute est un bien; mais ce que demande avant tout celui qui souffre, c'est d'être délivré de ses maux, et de voir punir ceux qui le

HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

persécutent. Voilà le plus ardent désir d'une âme encore faible, mais non de celle qui possède la vraie philosophie. Que signifie donc cette parole : «Comme un exemple du juste jugement de Dieu ?» Paul insinue la double rémunération, celle des persécuteurs et celle des victimes. C'est comme s'il disait : Quand elle vous couronne et les punit, éclate la justice de Dieu.

Là se présente en même temps la consolation; car il est visible qu'ils doivent être couronnés à cause de leurs travaux et de leurs sueurs, d'une manière conforme à la justice. Il commence par ce qui les touche personnellement. Tout impatient qu'on puisse être, en effet, que la vengeance s'exerce, ce qu'on désire d'abord, c'est sa propre récompense. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : «Afin que vous soyez jugés dignes du royaume de Dieu, pour lequel du reste vous souffrez.» Si les choses sont telles, ce n'est donc pas à cause de la puissance des persécuteurs, c'est parce qu'il le faut pour entrer dans le royaume. «Nous devons passer à travers bien des tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu.» (Ac 14,22) «Si toutefois il est juste que Dieu rende la tribulation à ceux qui vous accablent de tribulations, et à vous qui les souffrez, le repos que nous aurons dans la manifestation du Seigneur Jésus, venant du ciel avec les messagers de sa puissance.» Les premiers mots qui semblent exprimer un doute, ne sont qu'une plus forte accusation : c'est une locution que nous employons nous-mêmes quand il s'agit de choses absolument incontestables. Il entend par là que c'est de toute justice. S'il est juste que Dieu les châtie, veut-il dire, le châtiment ne saurait leur manquer. C'est comme s'il y avait : Si Dieu prend soin des choses humaines. En disant : «Si toutefois ...» il suppose que c'est une vérité reconnue. Cela revient à dire : Si Dieu hait les méchants. Il s'exprime de la sorte pour les forcer eux-mêmes à reconnaître qu'il les hait, vu qu'ils ne peuvent ignorer combien cela est juste. Des propositions ainsi formulées ne comportent pas d'amphibologie. Si c'est juste auprès des hommes, beaucoup plus auprès de Dieu, «de rendre la tribulation à ceux qui vous accablent de tribulations, et à vous qui les souffrez le repos.»

3. Mais quoi, la rémunération est-elle égale ? Assurément non. Voyez aussi comme dans la suite il la montre plus terrible d'un côté, plus abondante de l'autre. C'est une consolation de plus dans le souvenir de ceux dont ils doivent partager la récompense, comme ils ont eu part à leurs afflictions; c'est avec nous, leur dit-il, que vous aurez le repos. Il les unit pour la couronne aux saints dont les œuvres furent les plus nombreuses et les plus éclatantes. Il signale ensuite la circonstance du temps, et par la vivacité de sa description, il transporte leur intelligence : sa parole semble ouvrir déjà le ciel, le dérouler à leurs yeux, ranger autour de lui les légions angéliques; et par le spectacle du lieu, par tout ce qui l'entoure, il agrandit et relève l'image, au point qu'ils peuvent à peine respirer. «Et à vous qui souffrez, le repos avec nous dans la manifestation du Seigneur Jésus, venant du ciel avec les messagers de sa puissance, avec ce feu dévorant, instrument de vengeance contre ceux qui n'ont pas connu Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus Christ.» Voilà donc que les hommes qui n'obéissent pas à l'Evangile seront punis. Ceux qui, non contents de désobéir eux-mêmes, vous persécutent, que n'auront-ils pas alors à souffrir ? Considérez, je vous prie, cette prudence : Paul ne parle pas ici de la persécution, il se borne à rappeler la désobéissance; d'où il résulte que les oppresseurs, ne serait-ce pas à cause de vous, seront encore punis à cause d'eux-mêmes. Il leur a dit tout cela, par conséquent, pour les bien convaincre de l'absolue nécessité de ce châtiment; mais il avait commencé par leur assurer qu'ils auraient eux la gloire en partage. Le châtiment annoncé doit ranimer leur foi; et que ce châtiment ait pour cause les souffrances qui leur sont infligées sur la terre, cela doit les remplir de joie.

Ce qu'il dit à ses disciples, nous pouvons parfaitement nous l'appliquer. Rappelons donc ces choses, quand nous serons dans les tribulations. Ne nous réjouissons pas du supplice des autres, parce qu'ils ont à le subir, mais uniquement parce que nous sommes délivrés de pareilles tortures. Et dans le fait, quel avantage avons-nous à ce que les autres soient châtiés ? N'ayons pas l'âme ainsi faite que le seul espoir du royaume nous excite à la vertu. L'homme profondément vertueux n'est excité ni par la crainte ni par l'espérance; il agit par amour pour le Christ, à l'exemple de l'Apôtre. Il est cependant bon pour nous de penser aux biens du royaume comme aux tourments de la géhenne : c'est un sûr moyen de régulariser notre conduite, de nous former et de nous encourager à l'accomplissement de nos devoirs. Lorsque vous verrez quelque chose de grand et de beau dans la vie présente, élevez votre pensée vers le royaume céleste, et cela ne vous semblera plus rien; lorsqu'une chose terrible vient vous frapper, souvenez-vous de la géhenne, et cela ne vous sera plus qu'un objet de risée; lorsque vous sentirez les feux de la concupiscence, songez à ceux de l'enfer, rappelez-vous que le plaisir coupable n'est digne que de mépris et ne mérite pas même le nom de plaisir. Si la crainte des lois établies sur la terre a la force de nous détourner des mauvaises actions, combien plus la pensée de l'avenir, des peines éternelles, du châtiment qui n'aura pas

HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

de fin ! Si la crainte d'un roi terrestre nous éloigne du mal, à plus forte raison doit nous en éloigner la crainte du Roi céleste. Et comment pourrions-nous avoir cette crainte toujours présente à l'esprit ? En donnant une continuelle attention aux divines Écritures. La vue d'un mort apaise nos passions : qu'est-ce donc que ce spectacle en comparaison de ce feu qui ne s'éteindra jamais, de ce ver qui ne mourra pas ? Si nous méditons constamment sur la géhenne, nous ne serons pas tellement près d'y tomber. Voilà pourquoi Dieu nous a menacés du supplice. Si cette pensée ne devait pas produire un grand bien, il ne nous aurait pas fait entendre de telles menaces. Il les a gravées dans nos âmes pour remédier à nos maux, pour nous donner le courage d'entreprendre les œuvres les plus difficiles, et d'opérer ainsi notre salut.

Ne dédaignons pas les précieux avantages qui doivent en résulter; que le souvenir des peines éternelles nous accompagne partout, jusque dans nos repas et nos fêtes. Parler d'agréables sujets ne sert de rien pour l'âme, si ce n'est à l'amollir : les sujets graves et même tristes empêchent les écarts, préviennent la dissolution, ou bien en arrêtent le cours et la font surmonter, quand elle s'est déjà produite. Celui qui s'occupe dans ses conversations des théâtres et des mimes, n'en peut évidemment tirer aucun profit; il ne fait qu'alimenter la flamme et nourrir sa passion. Celui qui s'entretient des intérêts d'autrui, et qui s'en enquiert avec sollicitude, se jette encore dans une foule de dangers. En parlant de la géhenne, il n'est pas de danger qu'on puisse courir, on est à l'école de la sagesse. Peut-être craignez-vous de tels discours, et vous sont-ils une fatigue. ? Mais croyez-vous éteindre les feux de la géhenne parce que vous n'en parlerez pas, ou les rendre plus intenses parce que vous en parlerez ? Ils brûlent sans cesse, que vous en parliez ou que vous n'en parliez pas. C'est pour éviter d'y tomber que vous devez vous en entretenir à toute heure. Une âme qui se préoccupe de la géhenne ne peut pas aisément commettre le péché. Ecoutez cette admirable exhortation : «Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez plus désormais.» (Ec 28,6) Il n'est pas possible qu'une âme redoutant le compte qu'elle doit rendre ne recule pas devant la prévarication. Quand cette terreur est toujours vivante dans la pensée, elle n'y laisse rien pénétrer des choses du siècle. Si les paroles qu'on entend là-dessus nous frappent à ce point et nous retiennent, la réflexion qui réside dans l'âme elle-même, ne doit-elle pas la purifier beaucoup mieux qu'un feu quelconque ?

Nous ne nous souviendrons pas du royaume au même degré que de la géhenne, par la raison que la crainte agit avec plus d'énergie que l'espérance; et je sais que la plupart feraient bon marché des plus grands biens, pourvu qu'ils fussent à l'abri du supplice : la preuve, c'est qu'il me suffit maintenant même de n'être pas puni, de me dérober au châtement, Non, aucun de ceux qui pensent constamment à la géhenne n'y tombera; aucun de ceux qui méprisent la géhenne, ne s'y dérobera. Il en est ici comme des tribunaux de la terre : ceux qui les redoutent ne se laissent pas envelopper dans leurs filets, et ceux qui n'en tiennent pas compte y sont facilement pris. Si les Ninivites n'avaient pas redouté la destruction, ils l'auraient subie; c'est parce qu'ils la redoutèrent qu'ils y furent soustraits. Si les contemporains de Noé avaient craint le déluge, ils n'eussent pas été submergés; ni les habitants de Sodome n'eussent été non plus consumés par le feu, s'ils avaient tremblé devant la menace. C'est un grand malheur déjà de ne tenir aucun compte des avertissements divins; quand on dédaigne la parole, on doit nécessairement éprouver la réalité. Rien n'est utile comme de s'entretenir des peines futures : c'est le feu qui rend l'âme plus pure que l'argent le plus pur. Ecoutez ce que dit le prophète : «Vos jugements sont toujours devant mes yeux,» (Ps 17,23) Le Christ lui-même en parle sans cesse. Il est incomparablement plus avantageux que pénible d'entendre ce discours.

4. Il en est ainsi de tout ce qui nous est utile; et ne vous en étonnez pas : les remèdes et même les aliments fatiguent d'abord le malade, et c'est après cela qu'ils lui font du bien. Si nous ne supportons pas la gravité des paroles, il est évident que nous supporterons encore moins les tribulations elles-mêmes : personne ne pouvant plus entendre parler de la géhenne, personne, n'en doutez pas, s'il arrivait une persécution, n'oserait braver le fer et le feu. Exerçons notre oreille et ne l'accoutumons pas à des sons amollissants; de là nous en viendrons à la pratique. Accoutumés que nous serons à des discours terribles, nous saurons supporter de terribles douleurs; mais, si nous sommes éternés au point de ne pouvoir entendre les paroles, comment résisterons-nous jamais à la réalité ? Voyez-vous de quelle façon le bienheureux Paul dédaigne toutes les choses d'ici-bas, et les périls auxquels il est sans cesse en butte ? Pourquoi ? Parce qu'il s'est élevé dans ses pensées au-dessus de la géhenne, pour envisager uniquement le bon plaisir de Dieu. Lui regardait comme rien de souffrir la géhenne elle-même, s'il l'eût fallu par amour pour le Christ; et nous, dans notre propre intérêt, nous ne supportons pas même qu'on nous en parle. A peine avons-nous abordé, ce sujet que

HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

nos auditeurs se retirent. Je vous en conjure donc, s'il reste en vous quelque charité, méditez-le sans cesse. N'en résulterait-il aucun bien, cela du moins ne saurait vous nuire; mais le bien en résultera d'une manière infaillible; l'âme s'imprègne des discours qu'elle entend ou qu'elle s'adresse. «Les mauvais entretiens, a dit l'Apôtre, corrompent les bonnes mœurs.» (I Cor 15,33) C'est une preuve que les bons entretiens les épurent, que les entretiens sérieux ou même terribles sont une école de vertu. Notre âme est comme une cire : jetez-la dans de froides conversations, et vous l'endurcissez; vous la ramollissez, au contraire, en l'exposant à des paroles enflammées. Or, une fois qu'elle sera ramollie, vous la façonnerez à votre guise, vous la formerez à l'image du souverain Roi.

Fermons donc l'oreille à de vains discours; ce n'est pas un mal sans conséquence, tous les autres maux peuvent en découler. Si nous avons disposé notre intelligence à donner toute son attention aux divins discours, elle ne voudrait pas en écouter d'autres; et, n'écoutant plus ces derniers, elle ne s'avancerait pas jusqu'aux actions mauvaises : la parole est le chemin qui conduit à l'action; la pensée, la parole et l'acte, voilà les trois termes successifs. On a vu souvent des hommes sages passer des propos honteux à de honteuses actions. Ce n'est pas de sa nature que l'âme embrasse le bien ou le mal, le choix est déterminé par le libre arbitre. De même que la voile, suivant le côté d'où souffle le vent, donne l'impulsion au navire; ou mieux comme le gouvernail le pousse dans une direction ou dans l'autre, avec le concours du vent; de même notre raison, quand elle est secondée par de sages paroles, voguera sans danger, ou bien sombrera dans le cas contraire. Ce que le souille du vent est au vaisseau, la parole l'est à l'âme : elle la guide et la fait tourner à son gré. De là ce conseil que l'Écriture nous donne : «Que tous vos entretiens roulent sur la loi du Très-Haut.» (Ec 9,20) Aussi, je vous en conjure, quand vous recevez les enfants des mains de la nourrice, ne les entretenez pas de contes puérils; instruisez-les dès leur bas âge sur le jugement dernier, sur les peines éternelles, gravez ces vérités dans leur esprit; dès que cette crainte aura pris racine, elle produira les plus grands biens. Une âme qui de bonne heure en a reçu la vive impression, n'en secouera pas facilement le joug salutaire : telle qu'un cheval que maîtrise le frein, elle marchera d'un pas régulier, contenue qu'elle sera par la pensée de la géhenne; elle ne dira ni ne fera rien que d'utile; ni la jeunesse, ni la fortune, ni l'isolement, ni rien au monde ne la blessera, tant sa raison sera ferme et capable de triompher de tout.

Avec de tels discours, faisons régner l'ordre dans notre conduite, soumettons-y femme, enfants, domestiques, amis, ennemis même, si cela se peut. Par ce moyen il nous sera donné de retrancher mille désordres, et de trouver plus d'avantages dans le spectacle de l'adversité que dans celui de la prospérité. Il est aisé de s'en convaincre. Supposez que vous entriez dans une maison où se célèbre une noce : le spectacle vous amuse un instant; mais à peine êtes-vous sorti que vous êtes envahi par la tristesse, vous sentant privé de tant de biens. Si vous entrez dans une maison dont les habitants sont en larmes, bien qu'ils soient opulents, vous avez plus de calme quand vous vous retirez : ce n'est pas l'envie qu'excite en vous ce second spectacle, il vous console de votre pauvreté. Les faits mêmes vous montrent que la richesse n'est pas un bien, que la pauvreté n'est pas un mal, que ce sont là des choses indifférentes. De même ici, lorsque vous vous entretenez de délices, vous suscitez un pénible sentiment, parce que vous êtes loin du bonheur qu'elles semblent promettre; en les attaquant dans vos discours, en parlant directement de la géhenne, vous aurez certes plus de satisfaction, ce sera pour vous une source de véritable joie. Etant bien persuadé que les délices de la terre ne vous serviront de rien contre les flammes de l'enfer, vous ne rechercherez plus les délices; si vous songez de plus qu'elles augmentent l'intensité de ce feu, vous les aurez en aversion et vous les repousserez. Ne craignons pas de parler de la géhenne, encore une fois, si nous voulons éviter la géhenne; ne craignons pas de rappeler le châtement, et nous ne serons pas châtiés. Si le mauvais riche avait eu ce feu présent à la pensée, il eût fui le vice; c'est pour ne s'en être pas souvenu, qu'il tomba dans les flammes éternelles.

Lorsque vous serez sur le point de comparaître devant le tribunal du Christ, ô homme, pourrez-vous bien vous entretenir d'autre chose ? Mais il suffit que vous ayez une affaire devant le juge, de simples paroles souvent, pour que, la nuit comme le jour, vous ne soyez pas une heure, un instant, sans vous entretenir de cette affaire; impossible à vous de vous occuper d'un autre objet : et, quand il est question d'avoir à rendre compte de votre vie tout entière, du suprême jugement à subir, vous ne supportez pas ceux qui vous le rappellent à la mémoire ? Voilà pourquoi tout est bouleversé, tout est perdu dans le monde. S'il faut aller devant un tribunal humain pour des intérêts terrestres, nous faisons jouer tous les ressorts, il n'est personne à qui nous n'adressions nos prières, nous sommes dans un perpétuel souci, nous ne négligeons aucune ressource; tandis que, devant bientôt paraître au tribunal du

HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS

Christ, nous ne faisons rien, ni par nous-mêmes ni par les autres, nous ne savons pas solliciter notre Juge. Et cependant il nous accorde de longs délais, il ne nous enlève pas au milieu de nos désordres, il nous donne le temps de nous en affranchir, il n'oublie rien de ce qu'il peut faire dans sa miséricorde et son amour. Peine perdue; au lieu de diminuer, le supplice s'aggrave. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi de nous ! Je vous en conjure donc, venons enfin à résipiscence, ayons la géhenne devant les yeux, pensons à ce terrible compte que nous aurons infailliblement à rendre; et puissions-nous par de telles réflexions fuir le vice, embrasser la vertu, obtenir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.